

– **E**t toi, Amandine ?
 – Moi, je veux être top model ! lançai-je avec toute la candeur et la joie qu'une petite fille peut exalter dans ces moments-là, presque magiques.

– Ce n'est pas un métier, ça, me rétorqua-t-elle avec sa moue renfrognée, l'air de dire « Mais qui est cette gamine si prétentieuse ? » et surtout « Mais, mon Dieu, quelle éducation a-t-elle bien pu recevoir ? »

Brisée. J'étais totalement brisée. Tous les visages se tournèrent vers moi. J'étais seule, m'enfonçant honteusement dans ma chaise, noyée par cette multitude de petits yeux goguenards. Je ne comprenais pas pourquoi mon métier n'était pas recevable, et ceux de tous mes camarades de classe, si. Pourquoi pas top model ? Moi qui décryptais de manière presque obsessionnelle les reportages sur Claudia Schiffer, Karen Mulder et Naomi Campbell. Elles étaient somptueuses, à l'infini plus sexy que ma maîtresse d'école, portaient des robes de couturiers magistrales, loin de sa blouse en viscose imprimée géraniums, et elles, tout le monde les adulait.

On peut dire que l'histoire a commencé là. Et que, finalement, ce goût de l'interdit, le désir de contredire

ma hideuse maîtresse, transpirante de frustrations névrotiques, m'a poussée à réaliser mon rêve de fillette : être top model.

À partir de cet instant, j'ai tracé mon plan de carrière : à 15 ans, je serais repérée par un éminent photographe de mode talentueux comme David LaChapelle et je m'évaderaï vers New York, bookée par la plus grande agence de mannequins mondiale. Mon visage et mon corps aux courbes et mensurations idylliques représenteraient les plus grandes marques de cosmétiques et je serais la *first face* idéale aux défilés Dior et Lanvin. À l'époque, j'avais la foi, je croyais en ce milieu et j'étais pleine d'espoir.

Hauteur. Poitrine. Taille. Hanches. Âge. Remplissez la fiche et joignez-y une photo portrait et une photo en pied.

– C'est quoi, une photo en pied ?

– C'est une photo de toi en entier, répondit ma grande sœur.

Nous voilà parties, toutes deux, à improviser un shooting dans la salle de bains. Parce que la mosaïque bleu azur, on trouvait cela drôlement mode. Sourire, moue boudeuse, profil, cheveux relevés, éclats de rire. Nous avons reproduit à l'identique les pages des féminins. Même la pause en bikini rose dans le jardinet, ultrasophistiquée, avec le banc noirci de rouille en toile de fond. Nous étions au paroxysme de notre créativité.

À peine nos parents avaient-ils le dos tourné, nous incarnions Kate Moss et Ellen von Unwerth en pleine cambrousse auvergnate. Je dissimulais bien évidemment toute preuve et pièce à conviction pouvant dévoiler

ma dangereuse ambition à mes parents. À 15 ans, leur toute petite fille ne pouvait pas prétendre intégrer un tel milieu de drogués notoires, où les filles sont violées, anorexiques, écervelées et carburent au cocktail anxiolytiques-héroïne. Non. Il en était hors de question.

Tout cela se faisait donc à leur insu. Courir en amont récupérer les photos développées (M. Dumel, le propriétaire de la boutique photo, avait cerné la manigance et nous jetait un regard complice et putride quand il nous croisait), envoyer les candidatures aux nombreuses agences de mannequins parisiennes, attendre le facteur comme on attend des résultats d'examens pour le dépistage du cancer.

Et pleurer en silence.

Mademoiselle,

Nous avons bien reçu votre demande afin d'intégrer l'agence X, mais malheureusement vous ne correspondez pas aux critères que nous recherchons. Nous vous souhaitons bonne chance pour vos prochaines candidatures.

Cordialement,

Guy Bourtin.

Guy Bourtin. J'aurais préféré Peter Davis ou encore Ignaci del Prado, pour le style. Mais non, pour en rajouter à mon désespoir, c'était un Guy qui m'annonçait que ma carrière de mannequin n'en serait jamais une. Un Guy ! Quel prénom atrocement suranné pour bannir mes rêves ! Signer de trois lettres seulement ces quelques phrases de torture. G-U-Y. Il aurait pu avoir l'intelligence créative, même empreinte d'humour noir,

et ajouter ces quelques mots à la fin de la page dactylographiée : *Votre cher et tendre bourreau, Guy*. Son refus m'aurait été plus agréable. Tout au moins dans mon esprit adolescent. Un Guy ne pouvait pas avoir une opinion propre et saine sur mon avenir photogénique. Quels étaient ses critères ? Mince ? Blonde ? Pucelle ? J'étais tout cela.

Le temps s'écoula. Après quatre lettres de refus sans aucune explication et une candidature probablement égarée sous une pile de contrats à plusieurs zéros, je préfèrai attendre ma majorité. Dans trois ans, je déménagerais dans une grande ville, libre de commencer ma carrière. Libre de me perdre dans la plus grande déraison. Mais cela, je l'ignorais encore.

– **V**as-y, sois coquine ! Souriiiiis ! Ouais ! Secoue les cheveux. Ouvre la bouche. Regarde à gauche. Déhanche-toi plus. Comme ça, oui. Tourne le visage vers la lumière. Baisse le menton. Lève le bras. Descends l'épaule. Ouais, reste comme ça. Bouge pas. Le regard plus profond, allez, sois sexy. Voilààà !!! Yeeeeees ! Génial, on l'a. Allez, Véro, change-lui ses fringues. Pour le make-up, Dora, tu lui fais plus léger sur les joues. Là, c'est trop show-off. Et pour la coiffure, Seb, on en est à la trois... *La blonde givrée.*

Blonde givrée. Il parle de moi ?

Le photographe s'éloigne du plateau et va s'asseoir sur sa chaise pliante noire, celle rien que pour lui. Comme un vrai réalisateur de cinéma. Il est en fait un photographe de catalogue de coiffures ringardes. Il ne veut pas le savoir.

Il jette un regard satisfait sur ses souliers Armani. Allume une Marlboro Light. Tape du pied, encore dans l'énergie de *sa* prise de vue. Glisse la main dans ses cheveux grisonnants.

Expire sa fumée goudronnée. Se relève élégamment, va changer la pellicule de son Mamiya argentine. Un

stagiaire récupère l'ancienne et marque le numéro du shoot dessus au crayon rouge : 12.

Je suis assise dans une micropièce annexe, devant un grand miroir vieilli. Des multitudes de Polaroid sont collés sur tous les bords. Des photos de shootings, de backstages. Sur la tablette en dessous trône un amas de produits de beauté et de maquillage. Je n'en reviens pas. Il y a tout ce dont une fille peut rêver. Tout.

Un panel de crayons pour les yeux de toutes les couleurs, des vernis à ongles pailletés, de la poudre étoilée pour le décolleté, des rimmels à gogo, des plumeaux roses, soyeux, doux, petits, moyens ou extragrandes..., des faux cils, des crèmes onctueuses, tous les fonds de teint possibles, des recourbe-cils, des blushs rosés, du gloss repulpeur de lèvres... Dior, Mac, Givenchy, Yves Saint Laurent. C'est le paradis de la cosmétique.

À ma gauche, un portant de vêtements. Taille 34. La styliste s'y affaire, cherchant ce qui pourrait bien m'aller pour la photo à suivre.

– Mets-lui la mini noir et blanc ! lance le coiffeur. Elle a de belles jambes ; ça ira mieux qu'à Sofia.

J'avais repéré la mini sur le cintre en arrivant tout à l'heure. C'était le modèle le moins laid du portique. J'espérais tomber dessus pour ma première vraie séance photo, histoire de me sentir à la hauteur. Véro m'efface un blush rose girly qui me fait prendre 10 ans d'un coup.

– Non, je vais lui mettre cette salopette avec la marinière. C'est le thème océan ! C'est pour l'été, faut être frais !

Elle brandit une masse de tissu informe. On dirait du jean. Ou du velours peut-être. On ne distingue pas le haut du bas. J'ai peur du résultat. Le thème océan...

Pourquoi ne pas me jeter une écrevisse sur l'épaule et m'asperger de jus de seiche ? Le maquillage me déguise, mais je me trouve resplendissante. C'est la première fois que je découvre mon potentiel sexuel grâce à un rouge à lèvres carmin et des faux cils à rallonge. C'est aussi la première fois que je porte un string. Le frottement de mes fesses nues sur mon jean me donne l'impression d'avoir oublié ma petite culotte.

C'est ma boueuse qui m'a envoyée l'acheter hier après-midi en m'expliquant qu'il fait partie des « *must have* d'une bonne mannequin, ma chérie ». J'avais tourné fiévreusement pendant 45 minutes dans une boutique de lingerie, cherchant le string invisible par excellence qui allait se dissimuler parfaitement sous les vêtements du shoot. Je l'avais ramené dans mon appartement tel un trophée qui me faisait appartenir à l'ordre suprême des « filles plus belles que les autres ».

Je m'étais empressée de l'arborer devant mon miroir, me déhanchant, bougeant les épaules et plissant les yeux comme une fille de papier glacé. Je porte des talons aiguilles démesurés. Je n'étais jamais monté sur des hauteurs aussi vertigineuses.

Ma démarche est proche de celle de l'autruche, comme une vraie mannequin. Mes jambes se sont étirées comme du chewing-gum. On dirait que j'ai perdu cinq kilos. Mes hanches se déboîtent à chacun de mes pas dans un claquement de talon.

Je suis irrésistible et sexuelle. Je suis en train de perdre ma virginité vestimentaire. Ce jour est à marquer dans ma future biographie de top comme mon mai 68.

Moi qui viens d'intégrer une agence de mannequins en me faisant repérer dans la rue ! Je n'avais envoyé

aucun courrier clandestinement, ni attendu de longues semaines. Cela s'était fait naturellement. Le chasseur de têtes m'avait donné l'adresse de l'agence et je m'y étais rendue dans l'après-midi, folle de joie. Ma vocation était enfin légitime.

J'avais brisé le tympan de ma bookeuse lorsqu'elle m'avait annoncé ma première séance photo payée. Un catalogue de coiffures lambda qui représentait pour moi déjà le Graal. Des photos publiées ! J'en rêvais depuis tellement longtemps. Et là, j'y étais. Au shooting. En salopette trop large et marinière. À simuler une séance de bronzage au soleil avec une coupe au carré ignoble. La situation avait été d'une hypocrisie flagrante :

– Une coupe au carré ? Allez-y ! C'est super !

Mais intérieurement, je pestais devant ma nouvelle tête façon Crazy Horse. Le photographe revient, son appareil lustré à la main, sa énième Marlboro de l'autre.

– Allez, on y va. *Blonde givrée*. C'est parti.

Il réajuste son réflecteur.

– Allez, on sourit ! On s'amuse ! On est en vacances à Ibiza avec ses potes. On écoute Carl Cox. Il fait chaud, c'est la fête. C'est hot sous les sunlights ! On est gourmande, rieuse, *fresh*, bien dans sa peau !

On ? Ça doit être comme ça qu'on parle aux mannequins...

La musique change : le dernier album de Madonna. J'essaie d'être plus à mon aise. Trois énormes spots me rôtiennent le visage et font couler mon fond de teint. J'ai le nez luisant. La marinière qui gratte. Le gros orteil compressé dans un talon beaucoup trop haut pour moi.

– Fais semblant de t'appuyer contre une balustrade,

me dit le grisonnant. Attends, on va lui passer un bout de bois pour faire semblant.

– Tiens, prends ça, me dit Dora.

– Merci.

Mon « merci » est presque inaudible. Comment vais-je m'appuyer sur un bout de bois qui ne tient dans l'espace que par mon imagination ? Je ne comprends rien. J'improvise. Totalement empotée. Gauche dans tous mes gestes.

– Mais noooooon ! Prends-le comme ça, Amandiine !

Le photographe est traversé par une vague de panique. Il est méprisable face aux débutantes. Je lui renvoie son statut de photographe bas de gamme.

– Bon. Laisse tomber !

Ses sourcils mutent en accents circonflexes. Mon cœur tambourine. Il balance le bout de bois à terre, qui rebondit sourdement. Mon nez dégouline. Il réajuste ses spots, presse le déclencheur pour vérifier. Ses talonnettes italiennes résonnent musicalement. Il n'y a plus que Madonna qui s'éclate ici. Nous devrions écouter du Wagner : le rythme de la mélodie collerait mieux à ses sautes d'humeur. Il m'évoque un chef d'orchestre, les cheveux hirsutes, la redingote nerveuse, les bras en crise tétanique et les spasmes faciaux. Sa Marlboro pourrait être sa baguette. Et moi, la violoniste qui ne réussit pas son solo.

Soudainement, la cliente fait son entrée dans le hangar. L'éditrice du catalogue. Je suis grillée.

Elle a l'allure gracile, les traits doux. Ses cheveux sont courts. Roux. Toute l'équipe lui dit bonjour. Tous les visages se transforment. Étonnamment décontractés.

Même le photographe prend une voix suave que je n'avais jamais entendue auparavant. Tout le monde s'embrasse goulûment, avec de grands gestes faussement chaleureux, à la frontière du grotesque. Tout le monde semble s'adorer. Depuis toujours.

Deux autres mannequins entrent. Ils ont à peu près 18 ans, comme moi. Il y a une fille et un garçon. Il est sculptural. Je n'ai pas l'habitude de voir des visages aussi parfaits. Il est rare que je croise un garçon et une fille d'une telle beauté l'un à côté de l'autre, comme dans une publicité.

C'est vrai. Je n'y avais pas pensé. La jeune fille est aussi remarquable. Au sens littéral du terme. Elle a de grands yeux verts et de longs cheveux blonds frisés. Sa peau diaphane et son corps frêle me font penser à une poupée de cire. Une poupée de musée.

– Hé ! poupée ! T'es avec nous ? On recommence ! On y va. Allez, *be fresh* !

Le chef d'orchestre bipolaire a pris sa dose de lithium. Je reviens à mon shooting. J'avais oublié pendant quelques secondes que j'étais pétrifiée sur une croix noire au milieu d'un hangar, entre deux boîtes à lumière et deux retouches make-up. La reine du moment, c'est moi.

Tout le monde me fixe. Dora, la maquilleuse aux pommettes orangées, le coiffeur novice en carrés, la styliste et son portique slim, la cliente rousse, le stagiaire photo, la poupée à la peau diaphane et l'adonis. C'est bien lui qui me met le plus mal à l'aise.

Ils attendent tous que je décroche une pause à la *Vogue*, gesticule gracieusement avec la Madone et mette le feu au studio. La pression est palpable, le photographe

me fixe de son objectif, presque accusateur. Il sait que je suis vierge de toute séance photo, mais ne m'aide pas. Au contraire, il choisit de me provoquer devant son assemblée de groupies silencieuses :

– *Go*, Amandine, montre-nous quelle mannequin tu es !